1509/351

Contents

Fragments of
Shakespear —
Topsy Turby
On the late
Revolution in
France —
Le Rêve Rouge

BRITISH MUSEUM
15 61
OCT

1509/351

Contents

Fragments of
Shakespear —
Topsy Turby
On the late
Revolution in
France —
Le Rêve Rouge

BRITISH MUSEUM
15 61
OCT

John Slade 10th Light Dra

FRAGMENT
SUR
SHAKESPEAR,

Tiré des Conſeils à un Jeune Poëte;

Par M. SHERLOCK.

TRADUIT DE L'ITALIEN

Par M. D. R.

A LONDRES,

Et ſe trouve à PARIS,

Chez { ESPRIT, Libraire, au Palais Royal.
{ La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.

M. D. C. C. LXXX.

BRITISH MUSEUM
15
61
OCT

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

DEPUIS quelques années, la Littérature Angloiſe s'eſt accréditée parmi nous; & le nom de Shakeſpear, d'abord peu connu en France, nous eſt devenu plus familier. M. de Voltaire lui-même, en écrivant contre lui, a contribué, peut-être ſans le vouloir, à étendre ſa réputation. Il a piqué la curioſité de ſes Lecteurs, & il a excité dans pluſieurs le deſir de connoître un Ecrivain,

37

qui, malgré de grands défauts, captive depuis deux ſiecles toute une Nation éclairée. Quelques perſonnes ont lu ſes ouvrages, & en ont parlé; d'autres en ont parlé, ſans les avoir lus. On a diſſerté ſur ſes beautés, ſur ſes défauts, & Shakeſpear enfin a commencé à fixer ſur lui une partie de l'attention de ceux qui cultivent les Lettres. C'eſt pour eux que je publie cet extrait, perſuadé que de nouvelles idées ſur ce Poëte célebre doivent trouver auprès d'eux un accueil favorable.

En liſant le livre d'où j'ai tiré ce

Fragment, j'y ai trouvé des preuves ſi frappantes du goût & de l'impartialité de l'Auteur, que je me crois obligé de les mettre ſous les yeux du Public. Les deux qualités que je viens de nommer, ſont les plus eſſentielles dans un Critique : ce ſont les ſeules qui donnent du poids & de l'autorité à ſes Jugemens. Les paſſages que je citerai, auront le double avantage d'intéreſſer le Lecteur, & de l'éclairer ſur les droits que M. Sherlock peut avoir à ſa confiance.

M. Sherlock dit à ſon jeune Poëte Italien : le Dante eſt un grand gé-

nie ; l'Arioſte eſt un Poëte délicieux & enchanteur ; mais ni l'un ni l'autre ne peuvent ſervir à former votre goût. En récompenſe il ne ſe laſſe pas de lui recommander l'étude des Poëtes Grecs, Latins & François. Homère, Virgile, Racine ſont les modeles qu'il lui propoſe ; Horace, Longin & Boileau, ſont les Maîtres dont il veut qu'il prenne des leçons.

» Dans le moment, dit-il, d'une » guerre entre l'Angleterre & la » France, mon jeune Lecteur ſera » peut-être ſurpris que je faſſe l'éloge » de la Littérature Françoiſe. Il con-

» noît peu les principes de ma Na-
» tion. Un Anglois oſe toujours ren-
» dre juſtice au mérite. Quand ſa
» Patrie a beſoin de ſes talens, il
» eſt prêt à les lui conſacrer ſans
» réſerve; a-t-elle beſoin de ſon
» ſang, il eſt prêt à le verſer pour
» elle juſqu'à la derniere goutte.
» Mais en même-temps il eſt inca-
» pable d'injuſtice envers un enne-
» mi. Nous n'avons point de guerre
» contre la Littérature Françoiſe. Les
» gens de Lettres de tous les pays de-
» vroient être compatriotes. Ils de-
» vroient vivre dans une éternelle
» paix, & rendre juſtice au mérite des

» vivans ou des morts de Londres ;
» de Paris, de Rome, ou d'Athènes ».

C'eſt par cette profeſſion d'impartialité, que M. Sherlock ſe prépare à louer Boileau & Racine. Voici ce qu'il dit du dernier.

» Racine, éleve de Boileau &
» des Grecs, fait honneur à Paris, &
» auroient honoré Athènes. Le bon
» goût, le bon ſens, la vérité, la
» connoiſſance du cœur humain, le
» pathétique porté au plus haut
» point, voilà les titres qui lui mé-
» ritent une place entre Sophocle
» & Euripide. Le pinceau magique
» du Corrège, ſon moëlleux & ſes

» graces, le tendre & la nobleſſe du
» Guide, la diſpoſition & le deſſein
» de Raphaël ſe réuniſſent dans ce
» modele parfait (1). La perfection
» eſt, pour ainſi dire, ſon trait carac-
» tériſtique. Et lorſqu'inſtruit de la
» difficulté de faire de beaux vers
» François, de plier une Langue re-
» belle à la douceur & à l'harmonie ;
» on penſe que Racine joint à tant
» de qualités ſolides, le charme des

---

(1) Pour ſentir toute la force de cet éloge, il faudroit lire, dans la ſixieme Lettre de M. Sherlock ſur Dreſde, la comparaiſon qu'il fait entre Raphael & le Correge.

» plus beaux vers qu'il ſoit poſſible » d'écrire, on ne peut jamais aſſez » l'admirer ni le louer.

Ecoutez le parler de Longin.

» Celui-ci, Ecrivain unique, » donne à la fois le précepte & » l'exemple. Il liſoit avec enthou- » ſiaſme, écrivoit avec enthouſiaſ- » me, & il fait paſſer l'enthouſiaſme » dans l'ame de ſon Lecteur. Les » autres Critiques vous feront *voir* les » beautés d'un Poëte, celui-ci vous » les fait *ſentir;* il ne démontre pas, » il ne perſuade pas, il entraîne, » il enleve, & comme le ſublime » qu'il peint, il ſubjugue l'ame, &

„ la tranſporte où il veut. Malheur
„ au Lecteur, qui pendant qu'il lit
„ Longin, peut s'arrêter à le juger.
„ Mais lorſque enſuite, rappellant
„ ſon ſang froid, on examine le
„ fond de ſes idées, on y trouve
„ le tact fin & exquis d'Horace, le
„ Jugement sûr & ſolide de Boi-
„ leau, la vigueur & la ſenſibilité
„ du Citoyen de Geneve. Tels ſont
„ ſes principaux traits. Je ne ſais
„ qui a bien appellé ſon livre, *le*
„ *Livre d'Or.* C'eſt le plus précieux
„ de tous les traités qui exiſtent. Il
„ n'a qu'un défaut; c'eſt d'être trop
„ court. Apprenez le donc par cœur,

„ vous tous, Mécenes & Poëtes ;...
„ *Hic murus aheneus eſto.* Appre-
„ nez-le auſſi, vous qui cherchez
„ à lire avec ſentiment & à ſentir,
„ ſi l'on peut parler ainſi, avec Ju-
„ gement. Admirateurs du Dante
„ & de l'Arioſte, ne le liſez pas.
„ Longin, l'Homere des Critiques,
„ eſt tout bon ſens ; il briſera vos
„ Idoles. Amateur du vrai, des har-
„ dieſſes judicieuſes, il ne permet
„ pas les écarts d'une imagination
„ déreglée. Mais ce Grand Homme
„ qui auroit condamné aux flam-
„ mes ce

„ *Monſtrum horrendum, informe, ingens,*

„ la Divine Comédie, en auroit lu
„ quelques vers avec tranſport. A
„ la lecture du chant du Comte
„ Ugolin, l'ame ſenſible de Lon-
„ gin ſe ſeroit écriée ; Homere n'a
„ rien d'auſſi ſublime, & ſon Ju-
„ gement infaillible auroit enſuite
„ confirmé l'Arrêt.

„ Quand j'ai appellé Longin un
„ Grand Homme, j'ai eu raiſon. A
„ un talent ſupérieur, il joignoit
„ un cœur élevé. Homme de Let-
„ tres, il poſſédoit à la fois (union
„ des plus rares) du génie & du
„ goût. Miniſtre d'état, il ſoutenoit
„ avec une noble fierté la gloire de

„ ſa Reine. Aux lumieres du Phi-
„ loſophe, il réuniſſoit la conſtance
„ du Héros, & quand il n'auroit pas
„ compoſé ſon Traité Divin, ſa
„ mort ſeule l'auroit immortaliſé;
„ mort auſſi glorieuſe pour lui,
„ qu'elle fut infâme pour Zénobie
„ & pour Aurélien.

Le morceau ſuivant prouve encore de la maniere la plus évidente, la bonne foi & le goût de M. Sherlock.

„ Si je n'ai pas nommé le *Grand*
„ Corneille, ce n'eſt pas que je ne
„ convienne volontiers qu'il mérite
„ ce titre : je ne me ſuis pas pro-

„ posé de parler sur la Littérature
„ Françoise, mais seulement d'indi-
„ quer les modeles de bon goût &
„ Corneille n'entre pas dans cette
„ Classe. Le goût devroit être for-
„ mé avant de le lire; mais ici vous
„ me demandez : faut-il donc étu-
„ dier Shakespear, comme un mo-
„ dele de bon goût? La question
„ est cruelle, & je ne veux pas y
„ répondre — Mais, ô vérité, tu es
„ ma seule Idole. Je sacrifie sur ton
„ Autel mon Poëte chéri, & je ré-
„ ponds que non".

Le style de ce petit Ouvrage, plaira à quelques personnes, il dé-

plaira à d'autres. Tel qu'il eſt, c'eſt celui de l'Auteur, & non pas le mien. Non-ſeulement, je me ſuis fait un devoir de rendre ſes penſées avec la plus grande exactitude : j'ai pouſſé le ſcrupule juſqu'à conſerver, autant que la différence des Langues l'a pû permettre, l'arrangement de ſes mots, la coupe de ſes phraſes, &, ſi je puis m'exprimer ainſi, la phyſionomie de ſon ſtyle. Ainſi, quelque ſoit le Jugement qu'on en porte, je ne dois entrer pour rien, ni dans les louanges ni dans les critiques. Si l'objet que réfléchit le miroir fidele paroît beau,

beau, s'il paroît difforme, il ne faut ni louer, ni accuſer le miroir. Il n'a pas fait l'objet; il le montre.

J'avois eu d'abord le deſſein de donner une traduction complete des *Conſeils à un jeune Poëte*. Je me ſuis apperçu depuis que l'Auteur m'avoit prévenu, en inſérant dans ſes *Lettres* pluſieurs morceaux traduits de ſon Livre Italien. Ce ſeroit tromper le Public que de lui offrir comme nouveau, ce qu'il connoît déja. La digreſſion ſur Shakeſpear, & les Paſſages que je viens de rapporter, ſont les ſeuls morceaux intéreſſans de ce petit Ouvrage, que

M. Sherlock n'ait pas introduits dans ſes Lettres.

FRAGMENT
SUR SHAKESPEAR.

. . . . . .

. . . . . Etudiez donc toujours la Nature. C'eſt elle qui fut ton livre, ô Shakeſpear ; c'eſt elle que tu as étudié jour & nuit ; c'eſt chez elle que tu as puiſé ces beautés qui font à la fois la gloire & les délices de ta Nation. Tu fus le fils ainé, l'enfant chéri de la Nature, & ſemblable à ta mere, enchanteur, étonnant, ſublime, gracieux, ta variété eſt inépuiſable. Tou-

jours *neuf*, toujours *vrai*, tu es le ſeul prodige qu'ait enfanté la nature. Homere fut le premier des hommes, mais tu es plus qu'humain. Le Lecteur qui trouve cet éloge exagéré, ne connoît pas mon ſujet. Dire que Shakeſpear eut l'imagination du Dante & la profondeur de Macchiavel, ce ſeroit un éloge foible; il les avoit, & encore plus. Dire qu'il poſſédoit les graces terribles de Michel-Ange, & les graces aimables du Correge, ce ſeroit un éloge foible; il les avoit, & encore plus. Au brillant de Voltaire il joignoit le nerf de Démoſthene, & à la naïveté de la Fontaine la majeſté de Virgile—Mais jamais, direz-vous, nous n'avons vu un être ſemblable. Vous avez raiſon; la nature le fit & briſa le moule.

Le mérite de ce Poëte eſt ſi extraordinaire, que l'homme qui en parle-

BRITISH MUSEUM 15 61

roit avec la vérité la plus exacte, paroîtroit de la derniere extravagance. Mais que m'importe ce que je *parois*, pourvu que je *fois* vrai ? Je le dirai donc, parce que l'on n'a jamais dit une vérité plus certaine; *Shakeſpear poſſédoit au plus haut degré de perfection toutes les qualités les plus excellentes de tous les Ecrivains que j'aie jamais connus.*

Horace, dit Bacon, eſt le plus populaire de tous les Poëtes de l'antiquité, parce que c'eſt lui qui contient le plus d'obſervations applicables aux affaires de la vie humaine. Shakeſpear en contient plus qu'Horace.

Un des grands mérites des Poëtes tragiques de la Grece (principalement d'Euripide) c'eſt qu'ils ſont remplis de morale. Shakeſpear a plus de morale qu'eux.

La poéſie dramatique eſt un tableau fait pour être regardé d'un certain point de vue. Ce point de vue eſt le théatre. Moliere qui étoit Comédien, eut l'occaſion, lorſqu'il étoit ſur la ſcene, d'obſerver les effets produits pendant la repréſentation. Cet avantage eſt une des cauſes pour leſquelles Moliere eſt ſupérieur dans l'effet théatral à tous les Auteurs comiques de ſa Nation. Shakeſpear eut le même avantage : il étoit auſſi Comédien, & dans cette perſpective de la poéſie (ſi l'on me permet l'expreſſion) Shakeſpear eſt égal à Moliere.

Les autres Poëtes ont bien fait parler les hommes par le moyen des paroles : Shakeſpear ſeul a fait parler le ſilence. Othello, homme d'un cœur noble, mais violent à l'excès, trompé par un ſcélérat,

croit ſa femme qu'il adore coupable d'infidélité, & il la tue. Un moment après il découvre ſon innocence. Dans une telle ſituation un autre Poëte auroit fait dire à Othello : *Grands Dieux ! quel ſupplice ! quels maux ſont comparables aux miens !* — Shakeſpear pétrifie ſon Othello ; il devient une ſtatue immobile & muette.

Tacite & Machiavel enſemble n'auroient pu ni peindre ni ſoutenir le caractere d'un ſcélérat mieux que celui de Jago n'eſt peint & ſoutenu. . . . . .

. . . . . .

Qu'eſt-ce qu'un Poëte, ſi on le dépouille de ſon langage & de ſon harmonie ? Voici ce qu'eſt Shakeſpear, privé de ces avantages. (Il parle de deux Princes). *Ils ſont doux comme les zéphyrs qui ſoufflent ſous*

la violette ſans agiter ſa tête ſuave ; mais quand leur ſang Royal s'allume, ils ſont violens comme la tempête qui ſaiſit par la cime le pin de la montagne, & le fait plier juſqu'au vallon.

Chez les autres Poëtes une ſimilitude eſt une beauté premiere : dans Shakeſpear les comparaiſons les plus belles ſont ſouvent perdues dans une foule de beautés ſupérieures. Je m'explique. Quiconque a obſervé la nature ſait que lorſqu'un homme d'un caractere fort eſt une fois échauffé, il cherche à donner de la force à ſes idées par des images, il fait des comparaiſons ſans le ſavoir, & ces comparaiſons ſont toujours courtes. On connoit la ſenſibilité exceſſive de Coriolan, ſon intrépidité, ſa fierté. Lorſqu'il fut retourné de Rome à Antium, Tullus, le Général des Volſques en fut jaloux, l'accuſa dans la place

publique devant l'Assemblée des Nobles, du Peuple & des Soldats d'avoir trahi leurs intérêts par une tendresse puérile pour sa mere, par une foiblesse qui avoit étonné toute l'armée. Coriolan s'écrie : *Entends-tu, ô Mars.* Tullus. *Ne nommes point ce Dieu, enfant* (1) *de pleurs* (2).

---

(1) Name not the God, thou Boy of Tears.

Il y a des critiques qui condamneront cette expression. Ils ont oublié qu'Homere, pour dire une injure, a employé le mot *femme* ;

Αχαιΐδες ου τι Αχαιοι.

Et Virgile après Homere ;

O veræ Phrygiæ neque enim Phryges.

Ni l'une ni l'autre de ces injures n'est aussi fondée que celle de Tullus à Coriolan.

(2) Enfant *de pleurs* est une expression étrangere ; enfant *pleureur* seroit une expression triviale ; j'ai mieux aimé que Shakespear parût étranger que rampant. N. du Trad.

A cette injure la diſpute s'échauffe, & un des Nobles élevant la voix : *Taiſez-vous l'un & l'autre*, dit-il, *& écoutez-moi.*

Alors Coriolan :

Mettez-moi en pieces, Volſques & Soldats, teignez toutes vos épées dans mon ſang. Enfant ! Vil impoſteur, ſi vos Annales ſont écrites avec vérité, on doit y trouver que, comme un Aigle dans un colombier, j'ai fait trembler vos Volſques dans Corioles. Moi ſeul, je l'ai fait. Enfant !

On ne peut imaginer une comparaiſon plus juſte, plus noble, plus palpable. Un lion au milieu des geniſſes, un loup parmi les brebis, cela a été dit mille fois. Un Aigle parmi les colombes préſente une image neuve. Mais c'eſt plus qu'un Aigle parmi les colombes ; c'eſt

un Aigle parmi les colombes dans un colombier, où le trouble & l'effroi ſont beaucoup plus grands. Mais la beauté de la comparaiſon eſt perdue, pour ainſi dire, parmi d'autres beautés ſupérieures. Cette image eſt ici un trait de caractere, c'eſt un ſentiment, & un ſentiment qui ne peut convenir qu'à ce moment particulier. C'eſt au *valeureux*, au *ſenſible*, au *fier* Coriolan, que Tullus dit un injure, & une injure qui le touche ſur le point le plus délicat, ſur ſa gloire militaire. Le cœur enflammé, l'imagination échauffeé, Coriolan répond; *Moi foible, impoſteur, tu le ſais, que, comme un Aigle dans un colombier* (1), *j'ai frappé d'effroi*

(1) Cut me to pieces, Volſcians, Men and Lads,
Stain all your Edges in me, Boy! falſe ſlave?

tes Volſques dans Corioles. Coriolan fait une comparaiſon ſans le ſavoir, & le

---

If you have writ your Annals true, 'tis there,
That, like an Eagle in a Dovecote, I
Flutter'd your Volſcians in Corioli:
Alone I did it. Boy!

M. Sherlock cite cette comparaiſon entre mille autres, qu'il auroit pû également choiſir. Les raiſons qu'il donne pour en faire ſentir la beauté, me paroiſſent infiniment juſtes, mais je craindrois qu'elle ne fuſſent pas encore aſſez développées aux yeux d'un Lecteur ſuperficiel, ou d'un bel eſprit dédaigneux. Eſſayons d'en ajouter quelques-unes.

Qu'y a-t-il donc-là de ſi admirable? Me dira-t-on. Quoi! Tullus reproche à Coriolan ſa foibleſſe, & celui-ci s'amuſe à parler d'Aigle & de colombier. Au fort de la colere, il va lui faire une ſimilitude, laquelle d'ailleurs eſt fort

Lecteur qui s'échauffe avec lui, ne s'en apperçoit pas non plus. Il voit ſeulement

---

commune, pour ne rien dire de plus, & n'a pas même le foible mérite d'être brillante. Pour moi je ſoutiens que jamais l'imagination de l'homme n'a pu aller plus loin, ni la nature être mieux ſaiſie, que dans ce paſſage de Shakeſpear. Je ſoutiens que la réponſe du Guerrier, eſt la ſeule que le Poëte ait dû mettre dans ſa bouche. Lecteur, l'unique grace que je vous demande, c'eſt de ne me condamner qu'après m'avoir bien entendu.

Perſonne n'a connu comme Shakeſpear l'Art de montrer un caractere. Il poſſéde au plus haut degré le mérite de faire parler les hommes, non comme ils parlent en général, mais comme doit parler chaque individu, ſuivant ſon génie & ſa ſituation. Suppoſez donc que vous êtes Coriolan, & cherchez enſuite ce que vous diriez à ſa place. Une extrê-

un trait de caractere qui lui développe Coriolan tout entier, & un ſentiment ſublime qui tranſporte ſon ame.

---

me ſenſibilité fut le partage de ce Héros. C'eſt d'elle que dépendirent tous les événemens de ſa vie. C'eſt elle qui lui mit les armes à la main contre ſa Patrie; c'eſt elle auſſi qui les lui fit rendre à ſa mere. Cette vive ſenſibilité avoit allumé dans ſon ame, une paſſion ardente pour la gloire militaire. Ainſi, traiter Coriolan de lâche & d'enfant, c'étoit pour lui l'outrage le plus ſanglant, un affront d'autant plus cruel que rien n'étoit plus directement oppoſé à ſon caractere Quel dût être l'effet de cette injure? De ſoulever, d'exalter, d'enflammer ce cœur ſi magnanime; de faire, pour ainſi dire, crever ſon ame bouffie de rage, dans un corps devenu trop étroit pour la contenir. Alors il ne ſe connoît plus. Tout ſert d'objet à ſa fureur. Inſulté par Tul-

Si le Lecteur Italien ne ſent pas le ſublime de ce ſentiment, je réponds qu'il

---

lus, il l'inſulte à ſon tour, & non-ſeulement lui, mais toute ſa Nation. *Moi un enfant!* s'écrie-t-il. Remarquez d'abord ce mot. Lorſque deux hommes s'échauffent dans une diſpute, s'il échappe à l'un d'eux quelque expreſſion outrée, dont l'autre ſe ſente vivement choqué, celui-ci ne manquera pas de la répéter ſans ceſſe. C'eſt à elle qu'il s'attaque ſur-tout. Plus il la rappelle, plus il croit triompher. Le peintre de la nature, Shakeſpear, n'a pas omis ce trait de vérité. Dans le peu de paroles que dit Coriolan, il lui fait répéter juſqu'à trois fois le terme qui l'a le plus outragé, *un enfant!* & il finit ſon diſcours par la même idée, ſur laquelle ſon eſprit devoit naturellement s'arrêter, *moi un enfant!* Mais continuons.

Si tu as écrit tes Annales avec vérité, là, on

ne ſentiroit pas davantage le ſublime du *qu'il mourût*, s'il ne connoiſſoit la ſcene

---

doit voir que comme un Aigle, &c. Il ſeroit impoſſible de trouver un tour plus neuf, plus vif, plus original. Quant à la penſée, elle eſt très-forte : comme ſi Marcius diſoit ; c'eſt dans l'Hiſtoire, dans votre propre Hiſtoire, écrite par vous-même, que vous avez été forcé de conſigner ma gloire & votre honte aux yeux de tous les peuples, & de tous les ſiecles.

Là on doit voir que, comme un Aigle dans un colombier, j'ai frappé d'effroi tes Volſques dans Corioles. Voilà cette comparaiſon contre laquelle beaucoup de Lecteurs ſe ſeront récriés. Cherchons donc ſi c'eſt Shakeſpear qui a tort.

Premiérement, il falloit ici une comparaiſon. Qu'un homme du peuple ſe mette en colere : il lui échappe, ſans qu'il s'en doute, une foule de métaphores

que par un récit en Proſe, & ſi on ne lui citoit que les mots qui précédent,

---

métaphores & de figures dont la hardieſſe étonne un Auditeur paiſible. La colere aggrandit les facultés de l'eſprit lorſqu'elle en laiſſe l'uſage. Il réunira donc toutes les puiſſances de ſon ame, il lancera ſa penſée de toute la force d'un cœur irrité. Celui qui a de l'imagination s'exprime avec des images, & la fureur donne toujours de l'imagination. A la place de cet homme vulgaire, repréſentez-vous maintenant Coriolan, tel que je viens de le dépeindre, Chef d'une nombreuſe armée, occupé de grands intérêts, dans un moment de criſe & de tranſport, avec l'ame la plus impétueuſe, le ſang le plus ardent, & une paſſion démeſurée pour la gloire. Ce Coriolan, bleſſé au vif dans ſa partie la plus ſenſible, dans ſon honneur, ou doit employer des images, ou la nature ſeroit une Enigme inexplicable.

Que vouliez vous qu'il fît contre trois: pour ſentir le ſublime de l'un & de

---

2°. Toutes les idées de Shakeſpear ſont puiſées dans le vrai. On ne peut faire à cette comparaiſon le reproche ſi commun du défaut de juſteſſe; elle eſt fondée ſur un trait d'hiſtoire. » Les » Romains ayant réſolu d'aſſiéger Corioles, Mar» cius, (dit le Traducteur de Plutarque), ſe » jetta & pouſſa juſques ſur la porte, & entra » dans la Ville parmi les fuyans, ſans que per» ſonne oſât de prime-face tourner viſage, ni s'ar» rêter pour lui faire tête. Lui, regardant autour » qu'il étoit entré avec peu de gens, & ſe voyant » de tous côtés enveloppé d'ennemis, il fit adonc » des proueſſes qui ne ſont pas croyables, rom» pant & renverſant tous ceux ſur leſquels il » ſe ruoit, de maniere qu'il en fit fuir les uns » juſqu'aux plus reculés quartiers de la Ville; les » autres de frayeur ſe rendirent, & jetterent leurs

l'autre trait, il faut connoître le caractere de celui qui parle, ſavoir la ſituation du

» armes en terre devant lui. La Ville étant priſe, » le Conſul Comminius ſe prit à dire : ordon- » nons, Seigneurs, que déſormais, Marcius ſoit » ſurnommé Coriolan, ſi ce n'eſt que l'exploit » qu'il a fait lui ait donné ce nom avant nous. » Depuis, il le porta toujours ». — Ainſi la comparaiſon du Poëte eſt très-exacte. Ce Prince parut ſeul au milieu des Volſques effrayés, comme un oiſeau de proie qui ſeme l'épouvante parmi des oiſeaux timides. Quel art n'y a-t-il pas encore, d'avoir choiſi une circonſtance unique dans ſa vie, ſi glorieuſe pour lui, ſi fatale aux vaincus, ſi célebre dans tout l'Univers ? Et quel plaiſir pour Coriolan irrité, de pouvoir dire, *j'ai fait tout cela dans Corioles*, comme ſi le nom ſeul de cette Ville, rappellant le ſien qui en étoit dérivé, eût encore plus atteſté ſa valeur.

moment dans lequel il parle ; & avoir lu auparavant, ſinon la piece entiere ; au moins la ſcene.

3°. M. Sherlock a très-bien obſervé, que, l'image d'un aigle dans un colombier ſurpaſſe de beaucoup pour la grandeur & la nouveauté celle d'un autre animal, d'un lion, par exemple, qui répandroit l'effroi parmi des brebis. Ce lion feroit fuir le troupeau ; mais l'effet que l'Aigle produit au milieu des colombes, eſt d'un caractere bien plus original. En effet il ſeroit impoſſible de rendre en notre langue par un ſeul mot, toutes les idées que renferme l'expreſſion énergique *Flutter'd*. Ce terme ne marque pas ſeulement le déſordre & l'allarme, il peint encore le tumulte d'une troupe d'oiſeaux, qu'une frayeur ſoudaine fait envoler tous-à-la-fois, le trémouſſement, le bruit, & pour ainſi dire, la vibration de leurs aîles, lorſqu'ils commen-

Le brillant, le fleuri, le léger Voltaire, a mis, pour ainſi dire, à la mode

---

cent à prendre l'eſſor. Voyez enſuite quelle profondeur dans ce contraſte! Un aigle parmi des colombes, un aigle, l'oiſeau le plus fort, & le plus redoutable; & des colombes, oiſeaux efféminés, s'il eſt permis de parler ainſi, qu'on regarda toujours comme le ſymbole de la molleſſe, & par conſéquent de la peur. Ce n'eſt pas tout; Shakeſpear ne s'eſt pas contenté de faire deſcendre l'aigle parmi les colombes, il a voulu le faire deſcendre dans le colombier même, ſuivant la remarque judicieuſe de M. Sherlock; & c'eſt le dernier degré de l'effroi. Entaſſées les unes ſur les autres, reſſerrées comme dans une priſon qui les tient en préſence du tyran, ſe mêlant, ſe preſſant de toutes parts, cherchant en vain à s'échapper par des iſſues trop étroites, leur trouble, leur malheur eſt au comble. Enfin, ce

de lire ſans attention. Ce Magicien a porté dans les eſprits une pareſſe très-

---

mot de colombier peut paroître bas dans notre Langue, mais en Anglois, il eſt très-beau & très-poétique. *Dovecote* s'emploie dans le ſtyle noble, au lieu que *Pigeon-houſe*, qui préſente la même idée, eſt réſervé pour le langage commun. Eſt-ce la faute de Shakeſpear, ſi la beauté du terme dont il ſe ſert ne peut pas ſe rendre en François?

Encore une réflexion, & je finis. Si quelqu'un trouvoit exagéré l'oppoſition de l'aigle & des colombes, voici ma réponſe. Lorſqu'un homme d'un grand mérite, & qui ſent ce qu'il vaut, tel que Coriolan, eſt rabaiſſé par un autre qui lui eſt inférieur, il eſt naturel, qu'enflammé de colere, il s'éleve lui-même au-deſſus de ſa valeur réelle, & déprime l'autre au-deſſous de la ſienne. Il doit toujours y avoir alors deux hyperboles à la fois.

pernicieuſe, & une beauté qui n'eſt pas ſuperficielle, paſſe aujourd'hui ſans être remarquée. Un des premiers Nobles de la Ville parle à Coriolan. Coriolan, tranſporté de fureur, ne l'entend pas, & c'eſt-là *une* beauté ; il fait une apoſtrophe vio-

---

Telles ſont les principales beautés qui m'ont frappé dans cette comparaiſon. Eh ! que ſeroit-ce donc ſi vous ſentiez la force de chaque mot, & l'harmonie du vers Anglois ! Je ne doute pas qu'un Lecteur plus ſubtil, ne puiſſe découvrir encore une foule de nouveaux rapports. On a beau méditer ce profond & inconcevable génie ;

C'eſt un champ qu'on ne peut tellement moiſſonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

LA FONTAINE.

*Cette Note eſt de M. H**.*

lente aux ſoldats, & c'eſt *une autre* beauté ; & avec le même feu, le même emportement, il fait dans le même inſtant une autre apoſtrophe à Tullus ; & ces *trois* beautés puiſées dans la nature & dans le caractere particulier de Coriolan, ne ſeront jamais apperçues de tout homme accoutumé à lire ſuperficiellement..

Tacite eſt l'Auteur de l'antiquité qui a peint les caracteres avec le plus de force, de vivacité & de vérité. Shakeſpear les a peints mieux que Tacite.

J'ai beaucoup étudié les mathématiques : je crois avoir de la préciſion dans les idées, & je ne veux pas que ces paroles, « Shakeſpear poſſede toutes les qualités les plus excellentes de tous les Écrivains *& plus*, » paſſent pour un délire & pour un écart poétique ; elles ſont vraies, vraies

à la lettre. Dans l'hiſtoire des guerres du Roi de Pruſſe, on pourra découvrir toutes les reſſources de Céſar & d'Alexandre, & une infinité de reſſources nouvelles, crées par le génie étonnant de ce Monarque. Dans la Poéſie de Shakeſpear on trouve toutes les ſources de beautés poétiques connues à tous les autres Poëtes, & une infinité de nouvelles ſources qu'ils ne connoiſſoient pas. Sous ce point de vue, on peut appeller Shakeſpear le Fréderic de la Poéſie ;

The Enemies of Shakeſpear shall ſay this
Then in a friend it is cold Modeſty.

Jul. Cæſ.

Les beautés de ce Poëte ne ſont jamais ſuperficielles : elles renferment une profondeur de vérité qui en augmente le prix

à chaque lecture, & c'eſt par-là qu'il eſt ſupérieur à tout l'univers ; mais je ne déclamerai plus, je le mets à l'épreuve, je défie la Grèce, & que la vérité triomphe.

Cherchons un point dans lequel on puiſſe faire un juſte parallele. Homere, le pere de la Poéſie, fut auſſi le pere de l'éloquence. L'éloquence étoit un objet de la plus haute importance dans l'éducation Grecque : Homere le dit ſouvent, & quand Pélée confia Achille à Phénix pour l'élever, les deux ſeules choſes qu'il lui recommanda, furent de faire de ſon fils un homme éloquent & un brave guerrier.

Μυθων τε ρητηρ' εμεναι, πρηκτηρα τε εργων.

Il paroît par le grand nombre de diſcours qu'Homere a introduits dans l'Iliade qu'il avoit une prédilection particuliere pour l'éloquence. Il y en a pluſieurs qui

ſont très-beaux. Ceux du neuvieme Livre paſſent pour les meilleurs, & ſont en effet trois chef-d'œuvres. l'Armée Grecque miſe en déroute par Hector, qui avoit menacé d'embraſer leur flotte au lever du ſoleil, n'avoit plus d'eſpérance que dans le retour d'Achille. L'Objet n'étoit pas d'un médiocre intérêt. Il n'étoit plus queſtion ſeulement de la priſe de Troye, mais de la conſervation de leur flotte, de leur vie, & de leur gloire, de la gloire des Grecs avides de la gloire ſeule. Agamemnon ſentit bien la ſituation, & il choiſit les Ambaſſadeurs avec le plus grand diſcernement, Ajax, guerrier franc & brave pour parler au guerrier, Phénix qui l'avoit élevé & qui connoiſſoit chaque fibre de ſon cœur, & Ulyſſe, le profond, le ruſé Ulyſſe, le plus habile

de tout le camp des Grecs, pour le tromper par l'éloquence. Les Ambaſſadeurs ſont dans la tente d'Achille. Allez lire leurs diſcours, & comparez-les enſuite avec impartialité avec celui que je vais rapporter.

Plutarque dit qu'après le meurtre de Jules Céſar, Brutus fit un diſcours pour calmer le peuple, qu'enſuite Antoine en fit un autre dont la conſéquence fut que le peuple enflammé mit le feu à la maiſon des conjurés, & les auroit maſſacrés eux-mêmes s'ils n'euſſent pris la fuite. Shakeſpear met la Tribune Romaine ſur le théatre. Brutus monte & expoſe les raiſons qui l'ont déterminé à tuer Céſar. Il dit qu'il avoit voulu rendre à ſa patrie la liberté que Céſar lui avoit enlevée, qu'il aimoit beaucoup Céſar, mais qu'il

aimoit encore plus Rome. *Céſar*, dit-il ; *m'aima, je le pleure ; il fut heureux, je m'en réjouis ; il fut brave, je l'honore ; mais il fut ambitieux, & je l'ai tué.* Il finit ainſi ſa harangue. *Voici mes derniers mots ; ſi j'ai tué mon plus cher ami pour le bien de Rome, je réſerve le même poignard pour moi-même, en cas que ma patrie ait un jour beſoin de ma mort.* Le peuple qui avoit la plus haute opinion de la probité de Brutus, eſt entiérement perſuadé de la juſtice de la mort de Céſar, crie que Céſar étoit un Tyran, veut faire Brutus Dictateur à ſa place, & ſe prépare à le conduire à ſa maiſon avec les applaudiſſemens les plus tumultueux. Brutus les prie de s'arrêter pour entendre Antoine qui entre dans ce moment avec le corps de Céſar.

Brutus part ; Antoine monte dans la Tribune pour s'adreſſer au peuple qui étoit dans la diſpoſition d'eſprit que je viens d'indiquer. Il parle ainſi :

Amis, Romains, Compatriotes, prêtez-moi l'oreille. — Je viens pour inhumer Céſar, non pour le louer. Le mal que font les hommes vît après eux : le bien eſt ſouvent enſeveli avec leurs cendres. Qu'il en ſoit ainſi de Céſar. — Le noble Brutus vous a dit que Céſar fut ambitieux ; s'il fut tel, c'étoit un faute grave & Céſar l'a rigoureuſement expiée. — Ici, de l'aveu de Brutus & des autres, car Brutus eſt un homme d'honneur, & tous les autres ſont auſſi des hommes d'honneur, je viens pour parler aux funérailles de Céſar. Il étoit mon ami, il fut fidele & juſte envers moi ; mais Brutus dit

qu'il étoit ambitieux ; & certes Brutus eſt un homme d'honneur — Céſar a ramené dans Rome une foule de Captifs, dont les rançons ont rempli les coffres publics ; eſt-ce en ce point qu'il parut ambitieux ? Lorſque les pauvres gémiſſoient, Céſar pleuroit. L'ambition ſeroit formée d'une trempe plus dure. Cependant Brutus dit qu'il étoit ambitieux ; & Brutus eſt un homme plein d'honneur. Vous avez tous vu, qu'aux Lupercales trois fois je lui préſentai une couronne de Roi, & que trois fois il la refuſa. Étoit-ce là de l'ambition ? Mais Brutus dit qu'il étoit ambitieux ; & ſûrement Brutus eſt un homme d'honneur. Je ne parle point pour déſapprouver ce que Brutus a dit ; mais je ſuis ici pour dire ce que je ſais. — Vous l'aimiez tous autrefois, & ce ne fut pas

ſans cauſe ; quelle cauſe vous empêche donc aujourd'hui de pleurer ſur lui ? — O diſcernement, tu as fui chez les brutes groſſieres, & les hommes ont perdu leur raiſon ! — Soyez indulgens pour moi ; mon cœur eſt là dans ce cercueil avec Céſar : juſqu'à ce je l'aie rappellé à moi, il faut que je m'arrête....

PREMIER PLEBEIEN.

Il y a, ce me ſemble, beaucoup de raiſon dans ce qu'il dit ; ſi tu examines ſenſément cette affaire, Céſar a eſſuyé une grande injuſtice.

TROISIEME PLEBEIEN.

Oui, eſt-il vrai, Compagnons ? Je crains qu'il ne vienne un plus méchant que lui dans ſa place.

QUATRIEME PLEBEIEN.

Avez-vous remarqué ces mots, *Il ne voulut pas prendre la Couronne?* Donc il eſt certain qu'il n'étoit pas ambitieux.

PREMIER PLEBEIEN.

Si cela eſt prouvé, il en coûtera cher à quelques-uns.

SECOND PLEBEIEN

(*montrant Antoine.*)

Le bon cœur! à force de pleurer, ſes yeux ſont rouges comme le feu.

TROISIEME PLEBEIEN.

Il n'eſt pas dans Rome un homme plus noble qu'Antoine.

QUATRIEME PLEBEIEN.

Mais écoute-le, il recommence à parler.

ANTOINE.

Hier encore, la parole de Céſar auroit pu réſiſter à l'univers : aujourd'hui le voilà giſſant & pas un homme ſi chétif, qu'il daigne lui rendre le moindre reſpect. — Citoyens, ſi j'avois du penchant à pouſſer vos eſprits à la révolte & à remplir vos cœurs de rage, je pourrois nuire à Brutus & nuire à Caſſius, qui, vous le ſavez tous, ſont des hommes d'honneur. Je ne veux pas leur nuire : je préfére de faire tort au mort, à moi, & vous-mêmes, plutôt que de nuire à des hommes ſi pleins d'honneur. — Mais voici un écrit ſellé du ſceau de Céſar ; je l'ai trouvé dans ſon Cabinet. C'eſt ſon Teſtament. Seulement que les comices aſſemblés entendent ce Teſtament, que, pardonnez-

le-moi, je n'ai pas deſſein de vous lire; & tous courront baiſer les plaies de Céſar mort, & recueillir ſur des voiles les gouttes de ſon ſang ſacré, oui, & implorer un des cheveux de ſa tête comme un gage de mémoire; & à leur mort ils le recommanderont dans leur Teſtament, le léguant à leur poſtérité comme un précieux héritage.

QUATRIEME PLEBEIEN.

Nous voulons entendre le Teſtament; liſez-le, Marc-Antoine.

TOUT LE PEUPLE.

Le Teſtament, le Teſtament; nous voulons entendre le Teſtament de Céſar.

ANTOINE.

Moderez-vous, dignes amis; je ne

dois pas le lire. Il n'eſt pas à propos que vous ſachiez, combien Céſar vous aimoit. Vous n'êtes pas de fer, vous n'êtes pas de marbre, vous êtes des hommes, & étant des hommes & entendant le teſtament de Céſar, il vous enflammeroit, il vous rendroit furieux : il eſt bon que vous ne ſachiez pas que vous êtes ſes héritiers, car vous ſi le ſaviez, oh ! qu'en arriveroit-il ?

QUATRIEME PLEBEIEN.

Liſez le Teſtament, nous voulons l'entendre, Antoine : vous nous lirez le Teſtament, le Teſtament de Céſar.

ANTOINE.

Voulez-vous avoir de la patience ? Vouez-vous différer quelque-temps ? Je me ſuis trop avancé, en vous parlant du

Teſtament. Je crains de nuire à ces hommes d'honneur, dont les poignards ont maſſacré Céſar. Je le crains.

QUATRIEME PLEBEIEN.

Ce furent des Traitres. Eux, des hommes d'honneur !

SECOND PLEBEIEN.

Ce ſont des ſcélerats, des aſſaſſins. — Le Teſtament, liſez le Teſtament.

TOUT LE PEUPLE.

L'écrit, le Teſtament.

ANTOINE.

Vous voulez donc me contraindre à lire le Teſtament ? Formez donc un cercle autour du corps de Céſar, & laiſſez-moi vous montrer celui qui fit le Teſta-

ment. — Deſcendrai-je ? Me donnerez-vous la permiſſion ? . . .

TOUT LE PEUPLE.

Venez, venez.

SECOND PLEBEIEN.

Deſcendez.

TROISIEME PLEBEIEN.

Vous aurez la permiſſion. (*Ici Antoine deſcend de la Tribune.*)

QUATRIEME PLEBEIEN.

Place, formons un cercle.

PEMIER PLEBEIEN, *au peuple.*

Ecartez-vous du cercueil, écartez-vous du corps.

SECOND PLEBEIEN.

Place pour Antoine, le très-Noble Antoine.

ANTOINE.

Ne vous jettez pas ainſi ſur moi, tenez-vous éloignés.

TOUT LE PEUPLE.

En arriere, place, reculons en arriere.

ANTOINE.

Si vous avez des larmes, préparez-vous à les répandre maintenant. — Vous connoiſſez tous ce manteau. — Je me ſouviens du jour où Céſar le porta pour la premiere fois; c'étoit un ſoir d'été, dans ſa tente, le jour même qu'il dompta les Nerviens. — Regardez! à cet endroit, a pénétré le poignard de Caſſius. Voyez,

quelle large plaie a ouvert l'envieux Casca ! C'eſt par-là que le bien-aimé Brutus enfonça le coup, & comme il retira à lui ſon fer impie, remarquez juſqu'où le ſang ſuivit le poignard, ſe précipitant au dehors comme pour connoître ſi c'étoit Brutus même qui aſſaſſinoit ſi cruellement ; car Brutus, vous le ſavez, étoit l'Idole de Céſar. O vous, Dieux !... jugez avec quelle tendreſſe Céſar l'aimoit ! Ce coup fut pour lui, le plus cruel de tous ; car lorſque le Noble Céſar vit Brutus le poignardant, l'ingratitude plus forte que les armes des traîtres, acheva de le vaincre. Alors ſon cœur magnanime ſe briſa, & de ſon manteau enveloppant ſon viſage, aux pieds mêmes de la ſtatue de Pompée, qui, pendant tout ce temps-là verſoit du ſang, le Grand Céſar tomba... Oh ! quelle

chûte mes Concitoyens, alors, vous & moi & chacun de nous fûmes terraſſés du même coup, tandis que la trahiſon ſanguinaire triompha ſur nos têtes. — Oh, maintenant, vous pleurez, je le vois, vous ſentez le ſerrement de la pitié. Ce ſont de généreuſes larmes. Bons cœurs! quoi! vous pleurez en ne voyant encore que les plaies du manteau de notre Céſar! regardez ici : le voici lui-même déchiré, comme vous voyez, par des traitres! (*Il ôte le voile & découvre le corps ; un murmure de frémiſſement & d'indignation retentit dans l'aſſemblée*).

PREMIER PLÉBEIEN.

O ſpectacle de pitié!

SECOND PLÉBEIEN.

O Noble Céſar!

TROISIEME PLEBEIEN.

O jour de calamité!

QUATRIEME PLÉBEIEN.

Traitres! ſcélerats!

PREMIER PLÉBEIEN.

O ſanglant, ſanglant aſpect!

SECOND PLEBEIEN.

Nous voulons être vengés : vengeance! — Cherchons de toute part. — Brûlons. — Du feu. — La mort. — Maſſacrons. — ne laiſſons pas vivre un des traitres.

ANTOINE.

Arrêtez, Concitoyens.

PREMIER PLEBEIEN.

Paix-là; écoutez le Noble Antoine.

SECOND PLEBEIEN.

Nous voulons l'écouter, nous voulons le ſuivre; nous voulons mourir avec lui.

ANTOINE.

Bons amis, chers amis, que ce ne ſoit point moi qui vous précipite dans ce torrent d'émeute ſoudaine. — Ceux qui ont fait cette action ſont des hommes d'honneur. Quels griefs perſonnels ils ont eu pour le faire; hélas! je ne le ſais pas. Ils ſont ſages & hommes d'honneur, & ſans doute ils vous donneront quelques raiſons. — Je ne viens point, amis, ſurprendre inſidieuſement vos cœurs : je ne ſuis point un Orateur, comme l'eſt Brutus : mais tel que vous me connoiſſez tous, un homme ſimple & franc qui aime mon ami. Et ils le ſavent bien, ceux

qui me donnent publiquement la permiſſion de parler de lui, (*montrant Céſar*), car je n'ai ni graces oratoires, ni méthode, ni talent, ni élocution, ni ce grand art de la parole qui enflamme le ſang des hommes. J'exprime naïvement ma penſée; je ne vous dis que ce que vous ſavez vous-mêmes. Je vous montre les bleſſures du bon Céſar; pauvres, pauvres bouches muettes! Et je les charge de parler pour moi; mais ſi j'étois Brutus, & que Brutus fut Antoine, il y auroit alors un Antoine qui ſouleveroit vos eſprits, qui donneroit à chaque plaie de Céſar, une voix capable d'animer, d'exciter à la révolte, juſqu'aux pierres de Rome.

TOUT LE PEUPLE.

Nous voulons nous révolter.

PREMIER PLEBEIEN.

Nous voulons brûler la maiſon de Brutus.

TROISIEME PLEBEIEN.

Marchons donc, venez, cherchons les conſpirateurs.

ANTOINE.

Ecoutez-moi parler, compatriotes; écoutez-moi encore.

TOUT LE PEUPLE.

Holà, ſilence; écoutons Antoine, le très-Noble Antoine.

ANTOINE.

Quoi, mes amis, qu'allez-vous faire? Vous l'ignorez encore. En quoi Céſar a-t-il mérité de vous tant d'amour? Hé-

las ! vous l'ignorez. Il faut donc que je vous le diſe. Vous avez oublié le Teſtament dont je vous ai parlé.

TOUT LE PEUPLE.

Oh, il eſt vrai ! le Teſtament ; reſtons & écoutons le Teſtament.

ANTOINE.

Le voici le Teſtament, & ſcellé du ſceau de Céſar. — A chaque Citoyen Romain, à chacun de vous tous, il donne ſoixante-quinze drachmes.

SECOND PLEBEIEN.

O Noble Céſar, nous vengerons ſa mort.

TROISIEME PLEBEIEN.

O Royal Céſar !

ANTOINE.

Ecoutez-moi avec patience.

TOUT LE PEUPLE.

Silence donc.

ANTOINE.

En outre, il vous a légué tous ſes jardins, ſes bocages fermés, & ſes vergers récemment plantés ſur l'autre rive du Tybre. Il vous les a laiſſés à vous & à vos héritiers à perpétuité, comme des lieux de plaiſance, des promenades champêtres, deſtinés à vos amuſemens, (*montrant Céſar.*) Ici étoit un Céſar; quand en renaîtra-t-il un pareil?

PREMIER PLEBEIEN.

Jamais, jamais. — Venez, partons, par-

tons ; nous allons brûler ſon corps ſur la place ſacrée, & avec les tiſons incendier toutes les maiſons des traitres. — Enlevez le corps.

SECOND PLEBEIEN.

Allez, apportez du feu.

TROISIEME PLEBEIEN.

Abattez les bancs.

QUATRIEME PLEBEIEN.

Abattez les ſieges, les fenêtres, tout. (*Le Peuple ſort emportant le corps*). (1)

---

(1) J'ai adopté dans cette ſcene la traduction de M. le Tourneur. J'eſpére qu'il me pardonnera d'y avoir fait un ou deux changemens. N. du Traduct.

Voilà

Voilà ce qu'eſt Shakeſpear, ſous le voile de ma proſe barbare, mais il eſt beau voilé; nu, c'eſt la beauté même.

Je n'oppoſe pas ce diſcours à un des trois diſcours d'Homere; mais à tous les trois enſemble. Choiſiſſez à préſent le diſcours de Virgile, qui vous plaît le plus : mais quand j'ai nommé les chef-d'œuvres d'Homere, j'ai voulu dire tout ce que la poéſie Grecque & Latine peuvent offrir de plus beau.

J'ai dit que Shakeſpear égaloit tous les Ecrivains dans la partie où chacun d'eux excelloit. Démoſthene & Cicéron furent Orateurs de profeſſion. Y a-t-il un ſeul de leurs diſcours ſupérieur à celui-ci? Vous répondez qu'il y en a. Je demande quel il eſt, & combien de fois vous l'avez lu — deux cens fois — & le mien, com-

bien de fois? — une ſeule —. Jeune Lecteur, je ne vous accuſe point de juger témérairement. Je ne vous demande point de traduire votre diſcours favori en proſe Italienne, auſſi mauvaiſe que la mienne, ni de lire mon diſcours deux cens fois, (comme pourtant l'exacte juſtice ſembleroit l'exiger), je vous demande ſeulement de le relire une fois, & de le lire avec attention.

Vous l'avez donc relu, & vous préférez encore quelque diſcours Grec ou Latin. Pardonnez, ſi j'oſe inſinuer que vous n'avez pas encore ſaiſi toutes les beautés du diſcours d'Antoine. Que penſez-vous, par exemple, de ces mots; *qui*, (la ſtatue de Pompée), *pendant ce temps-là, répandoit du ſang*. C'eſt une ineptie, dites-vous; comment le marbre que nous

voyons dans le Palais Spada, pouvoit-il répandre du ſang? C'eſt une abſurdité manifeſte. Hé bien, c'eſt-là un des plus beaux traits du diſcours. D'abord ce n'eſt pas Shakeſpear qui dit ces mots, c'eſt Antoine qui parle. Ce n'eſt pas à vous qu'il parle, eſprit éclairé, Logicien profond, il parle au Peuple Romain. La circonſtance d'ailleurs, ſe trouve dans toutes les hiſtoires, & elle avoit ſans doute quelque fondement. Rome étoit alors occupée de mille idées de prodiges divers à l'occaſion de la mort de Céſar. Il eſt poſſible que, pour en augmenter le nombre, Antoine ait inventé cette fable. Mais ce qui me paroît plus probable, c'eſt que quelque Sénateur imbécille, qui n'étoit pas du nombre des Conjurés, troublé par le tumulte, aura vu du ſang de Cé-

ſar, qui avoit jailli ſur la ſtatue ; il ſera rentré chez lui tout effrayé, & aura dit que la ſtatue répandoit du ſang ; ſes gens l'auront cru, en auront répandu le bruit, & Antoine en aura profité pour montrer combien les Dieux s'intéreſſoient à Céſar. Quelque ſuppoſition que l'on faſſe, c'étoit un argument *ad ſuperſtitionem*, adreſſé au Peuple le plus ſuperſtitieux de la terre.

Mais à quoi bon, *même au pied de la ſtatue de Pompée ?* — C'eſt un trait des plus adroits. Pompée avoit été ouvertement l'ami du Sénat, & l'ami déclaré du Peuple. Céſar avoit toujours ſoutenu la cauſe du Peuple contre le Sénat & contre Pompée. Ainſi ces paroles très-artificieuſes réveilloient en même-temps dans leur ſouvenir toutes les oppreſſions qu'ils

avoient ſouffertes, & toutes les bontés de Céſar pour eux ; elles diſoient : Céſar votre Protecteur, votre ami conſtant & fidele eſt tombé au pied de ſon plus cruel ennemi & du vôtre.

Un ſoir d'été, ce jour qu'il vainquît les Nerviens ; que penſez vous de cette circonſtance ? Elle n'a rien d'abſurde, dites-vous ; mais elle eſt triviale & inutile. Il n'y a rien d'inutile dans ce diſcours ; mais ce mot-ci eſt un des plus éloquens qu'ait dit Antoine. Les Nerviens avoient été les ennemis les plus formidables de Rome, & ils n'avoient jamais été vaincus juſqu'à ce jour. L'aſſemblée à laquelle Antoine parloit, étoit toute compoſée de Citoyens & de Vétérans de Céſar. Aux Citoyens ces mots diſoient : voilà ce Céſar qui vous a délivré de vos frayeurs, qui a donné la

ſécurité à vos femmes & à vos enfans, & à vous-mêmes la jouiſſance libre des plaiſirs & du repos. Ces mots diſoient aux ſoldats : le voilà maſſacré par des traitres, ce Céſar qui vous conduiſit à la gloire ; voilà ce Céſar, ſous lequel vous avez cueilli tous vos lauriers.

Chaque vers de ce diſcours mérite un éloge, & quand vous l'aurez examiné attentivement vous en conviendrez, & vous direz avec moi, que ni Démonſthene, ni Cicéron, ni leur glorieux Emule, l'immortel Chatham, n'en ont jamais fait un meilleur.

Vous avez remarqué l'adreſſe avec laquelle Antoine laiſſoit à ſes Auditeurs, le temps de s'échauffer mutuellement par les paroles qu'ils s'adreſſoient les uns aux autres. Mais il eſt poſſible que vous n'ayez

pas fait attention à l'art supérieur, avec lequel Shakespear a peint le Peuple Romain.

En général, le Peuple est par-tout Peuple, mais chaque Peuple a de plus son caractere particulier; & celui de Londres, celui de Paris & celui de Rome, ont chacun un caractere fort différent. Ceux qui n'ont pas vu Rome, ne pourront pas imaginer avec quelle vérité le Peuple est peint dans ce discours, & peint tel qu'on le voit encore aujourd'hui. Le même emportement, la même violence dans ses mouvemens, la même promptitude à s'enflammer, la même disposition à faire tout par l'impulsion du moment, & rien par raison, voilà les qualités distinctives du Peuple de Rome; & les mots de Shakespear, *égorger*, *brûler*, *massacrer*, sont

des traits du caractere des *Tranſtévérins* (1), tel qu'il ſe montre encore au moment que j'écris.

Je n'en aurois pas tant dit ſur Shakeſpear, ſi de Paris à Berlin, & de Berlin à Naples, je n'avois entendu ſon nom profané. Les mots *monſtruoſités* & *foſſoyeurs*, m'ont été répétés dans toutes les Villes; & pendant long-temps, je ne pus comprendre pourquoi tout le monde diſoit préciſément ces deux mots, & jamais un troiſieme. Un jour par haſard, j'ouvris un Volume de Voltaire, le myſtere diſparut; les deux mots en

(1) On appelle ainſi à Rome, ceux qui habitent le quartier qui eſt ſitué au-delà du Tybre. Ils ſont célebres dans toute l'Italie, par leur méchanceté. N. du Traduct.

queſtion ſe trouvoient dans ce Volume ; & tous les Critiques les avoient appris par cœur. Voltaire n'eſt pas moins célebre par l'étendue & par la variété de ſes talens que par ſa mauvaiſe foi, & par l'habitude qu'il avoit de piller d'abord, & de calomnier après tous les vivans & tous les morts. Liſez Zaïre & Othello, & jugez ſi ce que je dis n'eſt pas vrai, à l'égard de Shakeſpear. Si Voltaire a dit beaucoup de mal contre ce Poëte, il a eu pour le faire de fortes raiſons. Le brigand qui vole, a de fortes raiſons pour aſſaſſiner après. Voltaire poſſédoit le talent d'aſſaſſiner avec grace, & il ſavoit bien qu'un bon mot fait plus d'effet que vingt démonſtrations. Mais s'il a dit de jolies choſes contre notre Poëte, il en a dit auſſi en ſa faveur. En voici une qu'il

me dit un jour. Sur ce que j'avois obſervé, que les Nations étrangeres ne goûtoient pas notre Shakeſpear, » cela eſt vrai, me » répondit-il, mais elle ne le connoiſſent » que par les traductions. Les défauts lé- » gers reſtent, les grandes beautés s'éva- » nouiſſent, & un homme né aveugle ne » peut ſe perſuader qu'une roſe ſoit bel- » le, quand les épines lui piquent les » doigts ». Mot charmant & bien digne de ſon Auteur.

Les étrangers qui ne connoiſſent pas Shakeſpear, veulent le comparer avec Racine. Racine écrivit des Tragédies, & Shakeſpear n'a jamais écrit une Tragédie. On ne peut donc pas les comparer ſous ce rapport; mais je ne veux les comparer en rien, car je ſuis un admirateur ſincere de Racine, & je ne veux pas lui faire tort.

On ne peut pas dire que j'ai été avare de mes louanges envers les Grecs. Ils ont inventé beaucoup ; mais ils n'ont pas tout inventé. Le Téleſcope, la poudre à Canon, l'Art de l'Imprimerie ſont des inventions des tems modernes. Theſpis inventa un genre de poéſie, Eſchyle lui fit faire des progrès. Euripide & Sophocle le perfectionnerent. Racine ſuivit ces modèles du moins *paſſibus æquis*. Mais Shakeſpear impatient du frein & dédaignant l'imitation, s'ouvrit une nouvelle Carriere, la franchit ſur l'aîle du genie, & créa un genre tout nouveau. Johnſon ſon contemporain obſerva les unités ; Shakeſpear ne voulut pas les obſerver : il dit a Johnſon ; vous mettrez votre ſcene à Rome, & il faut que le ſpectateur qui ſait qu'il eſt à Londres, faſſe un effort d'imagination pour ſe croire à Rome.

Qu'il faſſe pour moi deux efforts d'imagination. Qu'il ſe croie à Rome, quand on leve la toile au premier Acte ; & quand on la leve au cinquieme, qu'il ſe croie à Philippes. Quelle en ſera la conſéquence ? Vous ferez une Tragédie remplie de déclamations froides, qui contiendra des invraiſemblances choquantes, en raſſemblant des événemens qui n'ont jamais pu arriver en vingt-quatre heures : & cette Tragédie ſera vuide d'action, ce qui eſt oppoſé à l'idée fondamentale de la repréſentation Théatrale qui doit montrer une action (Δραμα) en Dialogue. Je ſacrifierai les unités auxquelles on ne peut ſe ſoumettre qu'aux dépens de l'action, & pour être exact en quelques points, je ne veux pas être abſurde en mille autres. Faites donc, lui dit-il, des Tragédies ; je ne ferai jamais une Tragédie. Je compoſerai des pieces

dramatiques qui intéreſſeront toutes les claſſes du genre humain, tant que le genre humain exiſtera. Telle fut l'idée de Shakeſpear, & c'eſt ſur cette idée qu'il faut le juger.

Mais les *Monſtruoſités* & les *Foſſoyeurs* ? L'unique but de Shakeſpear fut de faire ſa fortune, & pour cela il falloit remplir la Salle de Spectacle. En même-tems qu'il faiſoit entrer la Ducheſſe dans les loges, il vouloit faire entrer ſes gens dans le parterre. Le peuple a toujours de l'argent; pour le lui faire dépenſer, il faut le divertir, & Shakeſpear força ſon génie ſublime à ſe plier au goût groſſier de la populace, comme Sylla plaiſantoit avec ſes Soldats. Quel eſt celui qui eſt la gloire & l'honneur de la France? Il n'y a qu'une voix: c'eſt Moliere. Voyons ſi ces deux Auteurs ſe ſont rencontrés préciſément ſur

le même point & par la même raiſon. C'eſt un fait connu de tout Paris, que le chef-d'œuvre de la ſcene Françoiſe, le Miſantrope, eſt tombé à la premiere repréſentation, & que pour le relever & le ſoutenir enſuite, Molière fit les fourberies de Scapin, & que pour faire paſſer ſept ou huit Comédies excellentes, il fut obligé de compoſer autant de farces.

Telle eſt à la lettre l'hiſtoire de Shakeſpear, avec cette différence que les bouffonneries que Moliere faiſoit ſuccéder à ſes pieces, Shakeſpear les entrelaſſoit dans les ſiennes. Ce fut une circonſtance fort heureuſe pour le Poëte François qu'on repréſentât deux pieces le même jour. C'étoit pour lui un moyen de dire avec impunité des choſes triviales; moyen dont Shakeſpear fut privé, puiſque l'on ne donnoit de ſon tems qu'une ſeule piece.

Les petites pieces de Moliere duroient à la repréſentation une heure & demie. Celles de Shakeſpear en général ne duroient pas plus de quinze minutes ; ce n'étoit le plus ſouvent que deux ſcenes très courtes, & cette *Monſtruoſité* des *Foſſoyeurs*, eſt une ſeule ſcene écrite dans le genre bas de Moliere pour divertir le peuple, & ſur cette ſcene ſeule qui dure huit minutes à la repréſentation, les Critiques éclairés de ce ſiecle ont condamné dix volumes des poéſies de Shakeſpear.

Les Artiſtes ſont par-tout les mêmes. Ce qu'a fait Shakeſpear à Londres, Moliere à Paris, Raphaël l'a fait à Rome, & l'a fait dans ſon chef-d'œuvre, dans le chef-d'œuvre de la Peinture, dans ſa Transfiguration. Les deux Dominicains à genoux ſont une violation du bon ſens, & des unités de lieu, de tems & d'action

auſſi choquante qu'il eſt poſſible de l'imaginer. Mais gardons-nous de croire que Raphaël n'en ait pas ſenti l'abſurdité plus que nous. Son maître l'a voulu ainſi, & il a fallu lui plaire. Au lieu de dire : Raphaël manquoit de goût, diſons Raphaël a voulu devenir Cardinal. Le maître de Shakeſpear & de Moliere étoit le peuple, monſtre inepte & biſarre : pour le ſatisfaire, ces Ecrivains furent obligés de dépoſer leur propre eſprit, & de prendre l'eſprit du Parterre. Il n'exiſta jamais trois hommes qui euſſent plus de goût que Raphaël, Moliere & Shakeſpear. Tous trois ont violé le bon goût. Mais ne diſons pas pour cela qu'ils ne l'ont pas connu ; diſons qu'il l'ont ſacrifié au deſir de faire leur fortune.

FIN.

BRITISH MUSEUM 15 61 OCT